

CAUSERIES

DU LUNDI

PORTRAITS DE FEMMES

ET

PORTRAITS LITTÉRAIRES

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie
57, RUE DE SEINE, 57

CAUSERIES
DU LUNDI

PORTRAITS DE FEMMES
ET
PORTRAITS LITTÉRAIRES

PAR

C.-A. SAINTE-BEUVE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TABLE
GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE
PAR CH. PIERROT

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

« Le tome onzième de la première édition contenait une *Table analytique générale* pour les onze premiers volumes, car j'avais lieu de croire le recueil des *Causeries* terminé à ce moment, dit Sainte-Beuve (tome XI des *Causeries du lundi*, page 338, 3e édition). Il n'était que ralenti et interrompu; bientôt, l'occasion recommençant, j'ai repris ma course et poursuivi de plus belle. La table en question se trouve donc inutile, et devra être refaite pour être reportée plus loin, à la fin du tome XV. »

Non seulement nous avons rempli le vœu de l'illustre critique en refaisant la table des quinze volumes des *Causeries du Lundi;* mais nous en avons encore étendu la portée en comprenant dans cette table celles des *Portraits de femmes* et des *Portraits littéraires.*

Pour la confection de cet index nous nous sommes appliqué à analyser aussi succinctement que possible les passages ayant trait à chacun des personnages cités. Mais nous avons négligé d'indiquer les noms cités en passant ou n'offrant qu'un intérêt secondaire. La tâche du chercheur en sera d'autant plus facile.

On trouvera avant la *Table analytique* une *Table des articles* par ordre chronologique. Elle permettra d'établir

un certain ordre de lecture dans cette vaste collection, qui embrasse toutes les époques de la littérature française.

Nous avons fait précéder ces deux tables de deux articles de Sainte-Beuve qui n'avaient pas encore été recueillis : l'un, consacré à *Madame Tastu*, a été publié déjà dans *la Galerie des Femmes Célèbres ;* l'autre, intitulé *Jugements et Témoignages sur Gil Blas et sur Le Sage*, complète la notice de Sainte-Beuve placée en tête du *Gil Blas*, édition des Chefs-d'œuvre de la littérature française.

Viennent ensuite des *Notes et Remarques* inédites de Sainte-Beuve, que nous avons été assez heureux pour retrouver, sur les obligeantes indications de M. Jules Troubat. Ces *Notes et Remarques* étaient destinées à compléter le tome XI de la troisième édition des *Causeries du Lundi*, en remplacement de *Notes et Pensées* que Sainte-Beuve voulait réserver.

« On fit donc, nous dit M. Troubat dans une lettre qu'il nous écrivait à ce sujet le 20 avril 1880, on fit donc deux cartons : l'un (qui renfermait les *Notes et Remarques* que nous donnons aujourd'hui), destiné à paraître tout de suite, du vivant de Sainte-Beuve ; l'autre (celui qu'on trouve à la fin du tome XI, troisième édition), beaucoup plus étendu, fut réservé à cause de certaines personnalités. Mais soit qu'on se fût trompé à la brochure, soit pour tout autre motif, ce fut le carton qu'on avait réservé qui parut du vivant de Sainte-Beuve, et l'autre alors fut mis de côté. C'est ce carton qu'il faudrait utiliser, car il contient des *pensées* qui ne sont pas ailleurs. Il serait dommage de le laisser perdre. »

Nous l'avons retrouvé, et nous faisons nos remerciements à M. Troubat.

On trouvera en dernier lieu une lettre de Prevost-Paradol adressée à Sainte-Beuve le 4 novembre 1861, et publiée dans *le Temps* le 25 juillet 1880.

Nous avons cru d'autant plus intéressant de la reproduire, qu'elle semble venir à l'appui de ce que dit Sainte-Beuve dans une des notes inédites que nous donnons aujourd'hui : « Sur les *Nouveaux Lundis* (1864). »

Elle est la preuve de l'esprit de conciliation dont Sainte-Beuve usa et voulut user à l'égard de ses adversaires. On nous saura gré, nous l'espérons, de l'avoir mise à la suite des *Notes et Remarques*.

Ch. P.

MADAME TASTU

Le plus bel éloge, ou plutôt la plus juste définition de madame Tastu a été donnée par sa rivale et sa sœur en poésie, madame Desbordes-Valmore : « Madame Tastu, modèle des femmes... C'est une âme pure et distinguée, qui lutte avec une tristesse paisible contre sa laborieuse destinée. *Son talent est comme sa vertu, sans une tache*... Je l'aime ; je la trouve souffrante et jamais moins courageuse. Douce femme que je voudrais oser nommer *sœur !* »

Mais ce que madame Desbordes-Valmore écrivait là, à la date de 1837, quand l'époque heureuse et riante de la destinée de madame Tastu était loin déjà, et que la triste réalité remplaçait pour elle la poésie, ne reste vrai de ses commencements que pour la pureté du trait moral, et si l'on veut la voir à son entrée dans la vie, ou même durant toute sa première jeunesse, il faut se hâter d'éclairer le portrait et d'adoucir les teintes.

Née à Metz avant la fin du dernier siècle (1798), fille de M. Voïart, administrateur général des vivres, et de mademoiselle Bouchotte, sœur du ministre de la guerre sous la République, la jeune Amable fut nourrie au sein de cette bourgoisie illustrée par la Révolution, et elle y puisa les sentiments patriotiques que les invasions de 1814 et de 1815 ravivèrent à un si haut degré dans les âmes saines et franches. Son père faisait des vers avec facilité; mais sa mère, dit on, était une personne de mérite, d'un sens judicieux, ferme, de ces femmes

qui continuaient avec modestie et solidité, dans la classe moyenne française, la lignée de madame Roland. Elle la perdit à sept ans et demi, et son enfance en redoubla de réflexion précoce et de rêverie. Elle lisait beaucoup ; il fallait lui cacher les livres, qu'elle dévorait; elle avait l'oreille poétique, sensible à la mesure, et se plaisait d'instinct à composer des couplets sur des airs connus. Cependant son père s'était remarié ; il avait épousé une jeune personne douée elle-même du goût et du talent d'écrire, madame Élise Voïart; mais celle-ci, assez aimable d'ailleurs, très marquée pourtant de bel esprit et de sentimentalité, très femme de lettres, dut paraître de bonne heure un peu légère à sa jeune belle-fille et lui fit regretter plus profondément sa vraie mère.

Toute cette famille voyait beaucoup madame Dufrenoy, le poète élégiaque classique du moment. Un contemporain a parlé de cette relation en termes fort justes :

« M. Voïart, qui habitait Choisy, où sa femme traduisait les œuvres d'Auguste Lafontaine, avait amené à madame Dufrenoy sa jeune fille, célèbre bientôt sous le nom de madame Tastu. Agée de quinze à seize ans, mademoiselle Voïart, par un don inné, chantait déjà les oiseaux, les fleurs, la nature, dans des vers simples, faciles, qui coulaient de source et qui, en exprimant les idées et les sentiments de son âge, étaient en harmonie avec son air pur et virginal, ses yeux à fleur de tête, sa figure douce, languissante et inspirée à la fois (1). »

Une lettre de madame Dufrenoy à M. Coulmann, du 27 septembre 1816, annonçait le mariage de la jeune fille, âgée de dix-huit ans :

« Hier 26, Amable a reçu la main de Tastu. J'ai rempli l'office de mère. La cérémonie a été belle et touchante. Amable a montré beaucoup de décence, de piété et de modestie, sans montrer de timidité. Tastu était brillant d'allégresse ; Amable ne regardait jamais son nouvel époux, mais elle portait tour à tour ses regards sur chacun de nous avec ce doux sourire qui semblait nous dire : *Je suis sûre d'être heureuse !*

Rien ne démentit d'abord le présage. Madame Tastu quitta

(1) *Réminiscences*, par J.-J. Coulmann, tome Ier, page 113.

aussitôt Paris pour Perpignan, pays de son mari, et elle y passa plusieurs années. Des prix presque annuels, remportés aux Jeux floraux, commencèrent sa réputation dans le Midi ; mais la pièce qui la signala pour la première fois aux yeux des bons juges à Paris, fut celle qu'elle composa en 1825 à l'occasion du sacre. Tous les poëtes, tous ceux du moins du parti monarchique, avaient été conviés à cette splendide et gothique cérémonie, et ils avaient eu obligation de la célébrer. Aucun n'avait échappé à la corvée lyrique et descriptive. Madame Tastu, que rien n'y forçait, entra dans le tournoi, mais d'une façon imprévue et libre. On lisait, en effet, dans les relations du sacre : « Les oiseleurs lâchent dans l'église plusieurs centaines de moineaux et de colombes, qui voltigent autour du trône, des tribunes, et dont la plupart sont venus se brûler à la flamme des lustres et des candélabres. » Ce furent ces *Oiseaux du sacre*, ces innocentes victimes, qui l'inspirèrent, et dont elle suivit la traversée rapide, dont elle déplora le destin et le sacrifice dans cette solennité de faste et d'ennui :

Pourquoi les retenir sous la voûte gothique?
Leurs cris retentissant de portique en portique
Devaient-ils réveiller l'écho religieux?
Que ne leur rendiez-vous de leurs forêts natives
Les cintres verdoyants, les mouvantes ogives,
Et la voûte immense des cieux!

. . . .

Eh! qu'aviez-vous besoin de peupler vos églises
Des emblèmes vivants de ces vieilles franchises
Qu'au jour du nouveau règne imploraient vos aïeux?
Quand les temps sont changés, qu'importe à ma patrie
Des mœurs qui ne sont plus la vaine allégorie?
Elle a des biens plus précieux,
Et la Vérité seule est aimable à ses yeux!
Vous que scellent encor les vengeances royales,
Levez-vous, lourds barreaux, tombez, grilles fatales,
Qu'un pardon descende sur vous :
Si de la Liberté nous invoquons l'image,
Les cachots dépeuplés lui rendront un hommage
Digne d'elle et digne de nous!...

Et après s'être étonnée de son audace, la jeune muse, en rentrant dans des tons plus doux, insistait pourtant sur cette note finale et virile, chère alors à tant de cœurs, la liberté :

Dormez, dormez, frêles victimes
Des royales solennités;
Vous qui des bois touffus abandonnant les cimes
Vîntes mourir dans nos cités,
Tandis qu'en vos abris quelques œufs près d'éclore
Sans chaleur reposent encore
Aux nids que vous avez quittés !
Voix du printemps fleuri que pleure le bocage,
Du moins, en perdant la clarté,
Cessez de redouter les réseaux ou la cage,
Vous rencontrez la mort en fuyant l'esclavage...
Mais la mort, c'est la liberté !

L'année suivante (1826) voyait paraître son premier recueil de *Poésies*. M. Tastu, sur ces entrefaites, était devenu imprimeur à Paris, et il avait mis un soin tout naturel à imprimer et à orner cette gracieuse publication dont il était fier. La perle du volume, et qui est restée celle de toute l'œuvre poétique de madame Tastu, est la pièce intitulée *l'Ange gardien*. Le journal *le Globe*, en prenant plaisir à la citer, caractérisa par la plume de M. Dubois, en quelques lignes bien senties, ce genre nouveau d'élégie domestique. Toute la destinée de la femme-poète, ou qui voudrait l'être, y est renfermée avec ses rêves, ses élans, ses désirs, mais aussi avec ses constants rappels à la règle, à la pudeur, à l'ordre, à la maternité, à la vie de famille, au devoir. Le tableau, dans son juste cadre, est complet, et chaque âge y a sa leçon. A chaque velléité rêveuse de l'enfant, de la jeune fille, de l'épouse, de la mère, à chaque regret et à chaque plainte étouffée d'une vocation plus ambitieuse hors du cercle tracé, l'Ange gardien est là qui lève le doigt pour avertir, qui oppose un conseil, un véto discret, une consolation supérieure, et il répond à tout par cet humble et doux refrain, qui revient à point nommé depuis le berceau jusqu'à la tombe :

Enfant, crois-moi, je conduis au bonheur...
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur...
Mère, crois-moi, etc., etc...

On était au lendemain de Corinne, on était au matin de la brillante Delphine, qui s'avançait l'étoile au front : l'Ange gardien ne blâmait rien, n'interdisait rien absolument, mais le contraste des destinées se dessinait de lui-même. Quand la jeune fille, dans un mouvement d'enthousiasme et d'orgueil naïf, s'écriait :

Quel immense horizon devant moi se révèle !
A mes regards ravis que la nature est belle !
Tout ce que sent mon âme ou qu'embrassent mes yeux
S'exhale de ma bouche en sons mélodieux !
Où courent ces rivaux armés du luth sonore ?
Dans cette arène il est quelques places encore ;
Ne puis-je, à leurs côtés me frayant un chemin,
M'élancer seule, libre, et ma lyre à la main ?

l'Ange se contentait de répondre :

Seule couronne à ton front destinée,
Déjà blanchit la fleur de l'oranger ;
D'un saint devoir doucement enchaînée,
Que ferais-tu d'un espoir mensonger ?
Loin des sentiers dont ma main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur,
Suis une route et plus humble et plus douce ;
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur.

La femme, l'épouse, exprimait à son tour le vœu d'une distraction délicate, le désir de n'avoir pas à renoncer à un art chéri :

O, laissez-moi charmer les heures solitaires ;
Sur ce luth ignoré laissez errer mes doigts,
Laissez naître et mourir ces notes passagères
Comme les sons plaintifs d'un écho dans les bois.

Je ne demande rien aux brillantes demeures,
Des plaisirs fastueux inconstant univers (1);
Loin du monde et des bruits laissez couler mes heures
Avec ces doux accords à mon repos si chers.

L'Ange le lui permettait, à une condition :

As-tu réglé dans ton modeste empire
Tous les travaux, les repas, les loisirs ?
Tu peux alors accorder à ta lyre
Quelques instants ravis à tes plaisirs.
Le rossignol élève sa voix pure,
Mais dans le nid du nocturne chanteur
Est le repos, l'abri, la nourriture...
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

Ainsi pour chaque âge, jusqu'au terme de l'existence. A s'en tenir aux conditions générales ordinaires, cette pièce de l'*Ange gardien* peut être appelée « le poème de la femme. »

Madame Tastu, même au plus fort de sa verve et dans le plein de son inspiration, avait donné là sa mesure et s'était tracé à elle-même ses limites : elle remplira à chaque saison de sa vie le cadre de son *Ange gardien*, elle ne le dépassera pas.

Otez-lui une vertu, donnez-lui un ou plusieurs défauts, et il peut sembler, au premier abord, que son talent ne s'en trouverait que mieux, qu'il irait plus loin et plus haut peut-être; mais il ne serait plus le talent pudique qu'on honore entre tous et qu'on aime.

A côté de cette composition parfaite, le premier recueil en offrait d'autres gracieuses et touchantes, *le Dernier Jour de l'année* et *les Feuilles de saule*, où une pensée mélancolique se modulait sur un rythme assorti :

L'air était pur; un dernier jour d'automne,
En nous quittant, arrachait la couronne
Au front des bois;

(1) La périphrase est un peu vague, l'auteur ne s'est pas dégagé complètement des habitudes de l'ancienne école : je crois que le sens au fond est : « Je ne recherche point les spectacles, ni l'Opéra. »

Et je voyais, d'une marche suivie,
Fuir le soleil, la saison et ma vie,
Tout à la fois...

Dans ce qu'on appelait alors l'école poétique moderne, madame Tastu venait de prendre sa place, mais à sa manière et dans une ligne juste, prudente, en tout conforme à sa modestie. Elle était classique par le fond et par le tour; elle appartenait essentiellement à cette école française dont Marie-Joseph Chénier avait tracé le code en quelques vers :

C'est le *bon sens*, la *raison* qui fait tout :
Vertu, génie, esprit, talent et goût.
Qu'est-ce vertu ? *Raison* mise en pratique ;
Talent? *Raison* produite avec éclat ;
Esprit ? *Raison* qui finement s'exprime;
Le goût n'est rien qu'un *bon sens* délicat,
Et le génie est la *raison* sublime.

L'élégie elle-même, on vient de le voir, et telle que la comprenait madame Tastu, était moins la passion que la raison émue et sensible. Madame Tastu, comme tous les poètes du temps, avait été avertie et touchée par la venue de Lamartine, par ce grand torrent d'harmonie ; mais, en accueillant ce souffle puissant qui passait sur les fronts et sur les âmes, elle ne songea pas un seul instant à se départir de son dessin exact, où elle appliquait un coloris tempéré. Elle se rattachait surtout aux parties sérieuses de Béranger, dont l'autorité sur elle était grande, et elle méritait d'ailleurs l'estime que les novateurs firent tout d'abord de son chaste et pur talent, par le sentiment d'art et la science de forme qu'elle apportait dans l'exécution.

Je trouve que vers cette époque de 1827 elle avait inspiré d'elle, comme écrivain en vers, une très haute idée à un critique estimable, M. Delécluze, qui, dans ses dissertations antiromantiques, la prenait volontiers comme type de ce qu'on pouvait essayer et oser dans notre langue sans effaroucher le lecteur. Un tel jugement, même en ce qu'il avait de tout à fait disproportionné et d'erroné, montrait du moins ce que ces premières productions de madame Tastu semblaient promettre.

La difficulté, pour les poëtes lyriques qui vivent sur leurs propres impressions et en présence de leur miroir intérieur, est de savoir varier leurs images et de se renouveler naturellement. Cette difficulté est plus grande encore et presque insurmontable quand le poëte s'interdit, comme ici, les passions, les fantaisies, les dérèglements d'imagination, toute tentative aventureuse. L'ordre n'engendre pas la variété. Madame Tastu essaya d'échapper à cette monotonie inévitable du domaine intime, quand il est paisible et pur, et d'agrandir le champ de son inspiration en se donnant un sujet de poésie épique et semi-dramatique. Elle publia les *Chroniques de France* en 1829. Malgré quelques belles parties qu'anime un accent de patriotique fierté, ce volume réussit peu. On y sentait trop l'application voulue d'un talent poétique qui avait obéi à quelque conseil d'historien. Tout le mérite et l'effort d'un bon esprit ne valent pas le je ne sais quoi de léger et de sacré de la muse.

En 1835 parut le deuxième et dernier recueil de madame Tastu, *Poésies nouvelles*. Ce n'était plus son mari qui l'avait imprimé (1). Des vicissitudes de fortune et de situation étaient venues déranger et affecter douloureusement l'existence de la femme ordonnée et modeste. Le nouveau volume portait à chaque page la marque de la peine et de la résignation. Dans une pièce adressée à M. Guizot, et où elle consacrait la mé-

(1) Il est quelquefois parlé, dans la *Correspondance* de Béranger publiée par M. Boiteau, de madame Tastu et de son mari. Le ton est amical, mais un peu leste. Ainsi, dans une lettre à M. Joseph Bernard, du 24 décembre 1837 : « Je vois que le pauvre Tastu, qui n'a de génie que le talent de sa femme, n'a pas encore pu se caser. » Puis, dans une autre lettre, du 19 mars 1838 : « Si les journaux ne m'ont point trompé, voilà Tastu à Sainte-Geneviève (bibliothécaire) ; c'est un brave homme. Il a eu de l'esprit le jour où presque tous les autres en manquent, c'est lorsqu'il a pris femme. La sienne est un modèle. » — Une autre lettre de Béranger à madame Tastu elle-même, de Passy, 12 juin 1835, est relative à l'entrée de son fils dans les bureaux de M. Désaugiers, chef de la direction des consulats aux affaires étrangères ; le ton en est également brusque, avec un fond de bonté. Mais il passe la permission lorsque, à propos du concours académique pour l'éloge de madame de Sévigné, tout en souhaitant à madame Tastu le prix, il appelle la charmante marquise une *pécore* (lettre à M. Joseph Bernard, du 8 avril 1840).

moire de la seconde madame Guizot, enlevée toute jeune à la tendresse de son époux et de ses enfants, madame Tastu enviait son bonheur, — son bonheur de n'avoir point été obligée de se produire en public et de travailler pour vivre; d'avoir pu garder son intérieur de femme inviolable et secret; de n'avoir pas eu à dépendre d'un succès ni à *briguer la faveur du passant :*

Heureuse, je le sais, une chaste pensée
Qui n'eut dans sa beauté qu'un juge et qu'un témoin;
Qui ne sent point rougir, sur la scène poussée,
Sa fière pudeur, offensée
Des bravos dont elle a besoin !

. . . .

Heureuse la chrétienne à la voix généreuse,
Plaidant tout haut pour ceux qui se plaignent tout bas,
Cherchant l'asile où gît la pauvreté peureuse;
La charité la guide : heureuse
Qui l'exerce et ne l'attend pas !

Mais plus heureuse l'âme à tous nos maux ravie!
Qui meurt jeune et pleurée est morte au champ d'honneur.
Quel cœur instruit du monde, hélas! ne porte envie
A qui voit la fin de sa vie
Avant la fin de son bonheur!

L'énumération de tous ces bonheurs d'une morte était comme l'aveu arraché de chacune de ses propres douleurs à elle-même.

Dans une ballade intitulée *le Pèlerin*, le poète Uhland montre le voyageur en route vers la Ville sainte, vers le paradis de ses rêves; mais il en est loin encore : la cité promise, dont le séparent monts et rochers, ne lui apparaît que dans le mirage du désir. Pourra-t-il y atteindre, pourra-t-il y entrer jamais? Il y a des moments où il se sent défaillir et où il est près de désespérer. Mais le ciel s'entr'ouvre, et un ange lumineux, le couvrant de son regard, lui dit : *Comment te refuserais-je la force, t'ayant donné l'aspiration sublime?* Ce n'est pas ce que dit l'humble et tendre poète dont nous parlons. Madame Tastu

se plaint sans cesse de ne pouvoir rendre ce qu'elle sent, comme elle le sent, de ne pouvoir atteindre une seule fois au but ardent de son idéal. Pour elle, même aux heures les plus propices, son talent n'est qu'un effort incomplet, une *lutte intime d'ardents pensers et de frêles accords* :

Un jour, un seul ! pour jeter sur ces pages,
Pour, à mon gré, répandre dans mes vers
Ce que je vois de brillantes images,
Ce que j'entends d'ineffables concerts !...

Un jour, un seul !... mais non, pas même une heure !
Pour m'épancher, pas un mot, pas un son;
L'esprit captif qui dans mon sein demeure
Bat vainement les murs de sa prison.

. . . .

Si vous deviez aux voûtes éternelles
Dès le berceau fixer mes faibles yeux,
Pourquoi, mon Dieu, me refuser ces ailes
Qui d'un essor nous portent dans vos cieux ?

. . . .

Sons enchantés, qu'entend ma seule oreille,
Divins aspects, rêves où je me plus,
Vous, qui m'ouvrez un monde de merveille,
Où serez-vous quand je ne serai plus ?

Quoique ce soit le propre du vrai poète, comme du vrai chrétien, de se plaindre toujours et de s'accuser d'imperfection ou de faiblesse, il reste évident que ce qui manque à la poésie de madame Tastu, et surtout dans ce dernier recueil, c'est le déploiement et l'essor. Les pièces les plus senties marquent trop le poids de la fatigue intérieure et du découragement. Que vous dirai-je ? c'est trop vrai, c'est trop présent et trop actuel ; la poésie, pour monter et s'épandre, a toujours plus ou moins besoin d'espace et d'horizon. Madame Tastu, sans sortir d'elle-même, emprunte volontiers à des poètes anglais, et notamment à mistress Félicia Hemans, une de ses pareilles pour la pureté et l'émotion, quelques-unes de leurs plaintes touchantes ; mais il

n'est rien de plus caractéristique dans le volume que ce cri désolé du poète Shelley, qu'elle s'est approprié à s'y méprendre, et qu'elle a rendu dans un écho pénétrant :

O monde! ô vie! ô temps! fantômes, ombres vaines,
Qui lassez à la fin mes pas irrésolus,
Quand reviendront ces jours où vos mains étaient pleines,
Vos regards caressants, vos promesses certaines?
Jamais, ô jamais plus!

L'éclat du jour s'éteint aux pleurs où je me noie;
Les charmes de la nuit passent inaperçus;
Nuit, jour, printemps, hiver, est-il rien que je voie?
Mon cœur peut battre encor de peine, mais de joie
Jamais, ô jamais plus!

M. de Lamartine, après avoir vu ce dernier volume de madame Tastu, et sous l'impression du gémissement profond qui y règne, adressa à l'auteur les stances suivantes, où, dans un emblème fidèle, se résume poétiquement la double part de cette douce et grave destinée :

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore instrument,
Que j'écoutais dans mon jeune âge
Comme une voix du firmament.

Quand, après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom.

Maintenant, quand j'entends encore
Ses sourds tintements sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi? Dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin,
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin.

Ah! c'est que, depuis le baptême,
Le mélancolique instrument
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement!

C'est qu'au lieu des jeunes prières,
Ou du *Te Deum* triomphant,
Il fait vibrer les froides pierres
De ma mère et de mon enfant!...

Ainsi, quand ta voix si connue
Revint hier me visiter,
Je crus que du haut de la nue
L'ancienne joie allait chanter.

Mais, hélas! du divin volume
Où tes doux chants m'étaient ouverts,
Je ne sais quel flot d'amertume
Coulait en moi dans chaque vers!

C'est toujours le même génie!
La même âme, instrument humain!
Mais avec la même harmonie
Comme tout pleure sous ta main!

Ah! pauvre mère! ah! pauvre femme!
On ne trompe pas le malheur;
Les vers sont le timbre de l'âme;
La voix se brise avec le cœur!

Toujours au sort le chant s'accorde;
Tu veux sourire en vain, je vois
Une larme sur chaque corde,
Et des frissons sur tous tes doigts!

A ces vains jeux de l'harmonie
Disons ensemble un long adieu:
Pour sécher les pleurs du génie,
Que peut la lyre?... Il faut un Dieu!

Moi-même, il m'est arrivé, par un mouvement de sympathie tout semblable, de lui adresser des stances que je ne craindrai pas de mettre ici, malgré le danger du voisinage; mais la vérité d'un même sentiment et d'une émotion commune fera pardonner ce rapprochement. Madame Tastu, en donnant, en 1832, une cinquième édition de ses premières *Poésies*, y avait ajouté une préface en vers, dans laquelle elle semblait craindre que ses premiers nés ne trouvassent pas, en reparaissant devant un public renouvelé, le même accueil et la même bienveillance qu'autrefois :

Hélas ! combien sont morts de ceux qui m'ont aimée !
Combien d'autres pour moi le temps aura changés !
Je n'en murmure pas: j'ai tant changé moi-même.
. . . .
. . . . Il est des sympathies
Qui, muettes un jour, cessent d'être senties ;
Et tel par qui, jadis, ces chants étaient fêtés,
A peine s'avoûra qu'il les ait écoutés !

C'est à cette parole de défiance et de crainte que je m'empressai de répondre par des vers tout remplis eux-mêmes de tristesse véritable et d'aveux :

Non, tous n'ont pas changé, tous n'ont pas, dans leur route,
Vu fuir ton frais buisson au nid mélodieux ;
Tous ne sont pas si loin; j'en sais un qui t'écoute
Et qui te suit des yeux.

Va, plusieurs sont ainsi, plusieurs, je le veux croire,
De ceux qu'autour de toi charmaient tes anciens vers,
De ceux qui, dans la course en commun à la gloire,
T'offraient leurs rangs ouverts.

Mais plusieurs de ceux-là, mais presque tous, je pense,
Vois-tu, belle Ame en deuil, depuis ce jour flatteur,
Victimes comme toi, sous une autre apparence,
Ont souffert dans leur cœur.

L'un, dès les premiers tons de sa lyre animee,
A senti sa voix frêle et son chant rejeté,

Comme une vierge en fleur qui voulait être aimée,
Et qui perd sa beauté.

L'autre, en poussant trop haut jusqu'au char du tonnerre,
S'est dans l'âme allumé quelque rêve étouffant.
L'un s'est creusé, lui seul, son mal imaginaire...
L'autre n'a plus d'enfant (1)!

Chacun vite a trouvé son écart ou son piège;
Chacun a sa blessure et son secret ennui,
Et l'Ange a replié la bannière de neige
Qui dans l'aube avait lui.

Et maintenant, un soir, si le hasard rassemble
Quelques amis encor du groupe dispersé,
Qui donc reconnaîtrait ce que de loin il semble,
Sur la foi du passé?

Plus de concerts en chœur, d'expansive espérance,
Plus d'enivrants regards! la main glace la main.
Est-ce oubli l'un de l'autre et froide indifférence,
Envie, orgueil humain?

Oh! c'est surtout fatigue et ride intérieure,
Et sentiment d'un joug difficile à tirer.
Chacun s'en revient seul, rouvre son mal et pleure,
Heureux s'il peut pleurer!

Ils cachent tous ainsi leurs blessures au foie,
Trop sensibles mortels, éclos des mêmes feux!
Plus jeune, on se disait les chagrins et la joie;
Plus tard on se tait mieux.

On se tait même auprès du souvenir qui charme;
On doit paraître ingrat, car on le fuit souvent.
Contre l'émotion qui réveille une larme
A tort on se défend.

(1) A chacun de ces traits, qui ne sont qu'une allusion rapide, on pourrait rattacher le nom de quelqu'un des poètes de la première Pléiade romantique, et on reconnaîtrait les profils à peine indiqués d'Emile Deschamps, Victor Hugo, Vigny, Lamartine.

Ainsi l'on fait de toi, chaste Muse plaintive,
Qui de trop doux parfums entouras l'oranger;
Ces bosquets que j'aimais de notre ancienne rive,
Je n'ose y ressonger.

Puis, à toi, ta blessure est si simple et si belle,
Si belle de motif, et pour un soin si pur,
Toi, chaque jour, laissant quelque part de ton aile
Au fond du nid obscur.

Que c'est pour nous, souffrant de nos fautes sans nombre,
De vaines passions, d'ambitieux essor,
Que c'est honte pour nous de t'écouter dans l'ombre
Et de nous plaindre encor.

Plus d'un, crois-le pourtant, a sa tâche qui l'use,
Et sa roue à tourner, et son crible à remplir,
Et ce labeur pesant, meurtrier de la Muse
Qu'il doit ensevelir.

Sacrifice pénible et méritoire à l'âme,
Non pas sur le haut mont, sous le ciel étoilé,
D'un Isaac chéri, sans autel et sans flamme,
Chaque jour immolé!

L'âme du moins y gagne en douleurs infinies;
Du trésor invisible elle sent mieux le poids.
N'envions point leur gloire aux fortunés génies
Que tout orne à la fois!

Sans plus chercher au bout la pelouse rêvée,
Acceptons ce chemin qui se brise au milieu;
Sans murmurer, aidons à l'humaine corvée,
Car le maître, c'est Dieu!

Ces deux pièces de vers, celle de Lamartine et la mienne, qui concouraient dans une même pensée et qui s'accordaient si bien sans qu'il y ait eu la moindre entente, allèrent au cœur de madame Tastu, et elle fit cette réponse :

S'ils ont dit vrai tous deux, ma tâche est achevée.
Au bout de ce chemin qui se brise au milieu,

Ne dois-je plus chercher la pelouse rêvée?
L'heure est-elle arrivée,
Harmonie, où vers toi s'exhale un long adieu?

Oui, tous deux ont dit vrai! le jour devient plus sombre;
Le silence du soir est proche, je le voi :
De mes pas fatigués je sens peser le nombre,
Et je ne sais quelle ombre,
S'allongeant à mes pieds, grandit derrière moi!

Il le faut : adieu donc, Sylphe à la voix rêveuse;
Ton servage est fini : va-t-en, mon Ariel,
Libre, que désormais ta forme vaporeuse
Se perde, plus heureuse,
Dans l'écume des mers, ou les brises du ciel.

Je ne me plaindrai point, car tu m'as bien servie :
A toi, l'heure qui brille entre ses pâles sœurs;
A toi, chaque minute à la peine ravie,
Et tout ce que ma vie
Entre ses jours amers a compté de douceurs!

Au rayon matinal qui dorait la colline,
Emplissant mon ciel bleu d'harmonieux trésors,
Dès l'aube, tu charmais de ta voix argentine
Mon oreille enfantine,
Inhabile à garder tes fugitifs accords.

Plus tard, c'est encor toi qui des fleurs demi-closes,
Me traduisant tout bas le langage embaumé,
Sur ma pâle jeunesse as jeté quelques roses,
Quand leurs feuilles écloses
S'entr'ouvraient sous ton doigt, comme un livre fermé.

C'est toi qui façonnas ma lèvre à la prière;
C'est toi qui m'enseignas l'humble chant du berceau;
C'est toi qui recueillis une larme plus fière,
Quand la France guerrière
Mit dans un jour de deuil ses armes en faisceau.

Tu ne m'entraînas point dans ce chemin sublime
Où, pour trouver la gloire, il faut tenter les dieux,

Gravir, la lyre en main, quelque fatale cime,
Interroger l'abîme,
Et s'y précipiter en détournant les yeux !

Pour te suivre, jamais ta course haletante
Ne m'a fait rejeter le voile de mon front,
N'a dérangé les plis de ma robe flottante;
Au gré de mon attente,
J'ai trouvé le trajet plus paisible que prompt.

Mais je te vois frémir : trop longtemps je t'arrête;
Pars donc et sois béni, béni, mon Ariel,
Toi qui, sans dévoiler, que d'une main discrète,
Ma blessure secrète,
Y sus verser pourtant une goutte de miel !

Quoi que ma vie encore ait de trouble et d'alarmes,
Tu ne reviendras plus moduler mes sanglots;
Mais ton rapide adieu ne sera pas sans charmes,
Et mes dernières larmes
Ont trouvé, grâce à toi, de sonores échos...

Madame Tastu, désormais condamnée à la prose, occupa ces années du milieu à quantité de besognes obscures et méritoires, des ouvrages d'éducation, des traductions de l'anglais, des cours élémentaires d'histoire de France, etc. (1). Rien d'ailleurs ne trahissait au dehors son ennui ni le besoin d'une diversion quelconque. Des relations solides, suivies, des amitiés sûres, des conversations toujours sérieuses, formaient, avec le travail, le tissu uniforme de sa vie. Elle recevait une fois par

(1) J'ai sous les yeux un volume d'elle : *Éducation maternelle, Simples Leçons d'une mère à ses enfants* (7e édition illustrée). J'admire tout ce que l'auteur a su y faire entrer de notions élémentaires, précises, sensées, même agréables en tout genre. La partie du volume qui a pour titre *Livre de mémoire*, et qui se compose de morceaux choisis de vers et de prose, faits pour être appris par cœur, pourrait servir de lecture à tous. Cet ouvrage, me dit-on, a eu le plus grand succès en Russie. Les Russes, en cela, ont fait preuve de goût, et ils ont su démêler cette fois, entre tant de productions qui s'offraient sous une même étiquette, la plus substantielle et la plus saine.

semaine, dans l'après-midi, et c'est après y être allé un jour que M. Delécluze écrivit dans ses *Souvenirs* la page suivante, sujette à quelques observations :

« *Étienne* (c'est sous ce prénom que M. Delécluze parle de lui-même dans son livre) avait eu plusieurs fois l'occasion de se trouver dans le salon de madame Récamier avec madame Tastu, qui l'engagea à se réunir à quelques amis qu'elle recevait à la fin de la matinée. Cette invitation était le résultat d'un entretien qu'ils avaient eu à l'occasion des poésies de Dante, et en particulier des sonnets d'amour mystique, sujet des recherches d'*Étienne* en ce moment, et dont s'occupait aussi le mari de madame Tastu, qui avait déterré des compositions de ce genre, écrites en catalan. *Étienne* s'empressa de répondre à la politesse qui lui avait été faite ; et en voyant madame Tastu chez elle, mise très simplement, il fut frappé du rapport qu'il y a entre les traits de son visage et ceux de la reine Christine de Suède, dont Nanteuil nous a laissé un si beau portrait. C'est le même air de grandeur et d'intelligence, avec cette différence importante qu'au lieu du caractère trop masculin de la souveraine il règne sur la physionomie de la dame poète la même sérénité, le même charme qu'elle met dans ses vers et dans sa conversation. *Etienne* profita autant qu'il put des entretiens qu'il eut avec cette personne remarquable ; mais outre les nombreux travaux qui le préoccupaient alors, il était parvenu à un âge où toutes les avenues de l'esprit et du cœur étant déjà occupées, on contracte difficilement de nouvelles connaissances; cependant la société de madame Tastu est une de celles qu'*Étienne* a le plus vivement regrettées. »

Je ne saurais en conscience, malgré toute l'autorité d'Étienne en matière d'estampes, admettre cette singulière ressemblance de madame Tastu avec la reine Christine : passe encore s'il s'était agi de madame Sand ! M. Delécluze dans cette page honnête a fait preuve de prud'homie beaucoup plus que de sagacité. La physionomie de madame Tastu, à cette saison de maturité, était celle d'une personne vraie, sincère, raisonnable, appliquée et attentive. Elle avait de grands yeux un peu gros, à fleur de tête, on l'a dit, — des yeux de Minerve, — avec les-

quels elle vous regardait en causant, et cherchait moins encore à lire en vous qu'à poursuivre l'effet de son propre raisonnement dans votre esprit; ce n'était point précisément une physionomie de poète, mais celle d'une personne de mérite, de simplicité et de sagesse. La bonne foi surtout et la conviction y respiraient, avec un air de bonté qui se traduisait aussi dans l'accent de la voix. Celui qui l'eût abordée tout plein du souvenir de sa première muse, et en murmurant tout bas ses charmants et doux vers, aurait cherché quelque temps dans cette expression unie et calme avant de trouver à placer le rayon et le sourire.

Madame Tastu, avec les années, a de plus en plus persévéré dans cette voie toute de modestie, de pratique intérieure et de devoir. Après la perte de son mari, elle s'est dévouée sans réserve à son fils unique, et l'est allé rejoindre en Orient, où il remplissait des fonctions consulaires. Dans sa piété maternelle, elle n'a reculé devant aucune fatigue et n'a pas hésité à le suivre jusqu'à Bagdad. Aujourd'hui revenue en France, la vue affaiblie, le cœur entier comme l'intelligence, elle vit tout à fait indifférente à la publicité, « à laquelle elle a renoncé, dit-elle, aussitôt qu'elle l'a pu ; » mais elle n'en reste que plus sensible à l'estime affectueuse de quelques amis fidèles, à l'approbation de quelques esprits distingués. Que dire de plus? La femme-poète, mais d'une poésie disciplinée et soumise, accomplit jusqu'au bout le programme tracé au point de départ et assigné à chacun de ses pas par l'*Ange gardien*.

P. S. Je n'ai pas voulu envoyer à l'adresse du public ce simple portrait-notice, sans m'informer directement auprès de madame Tastu elle-même des dernières et assez longues années qu'elle a passées en Orient. J'ai eu à me féliciter de cette idée, puisque je lui ai dû de recevoir l'intéressante réponse qu'on va lire. C'est tout un épisode qui mérite d'être donné en entier, et qui nous découvre cette vie cachée par un aspect inattendu. On y verra avec plaisir que la poésie, à laquelle

elle croyait avoir renoncé, s'est réveillée pour madame Tastu à l'heure où elle y songeait le moins, selon le mot de Lamartine :

> Ce vent qui sur nos âmes passe
> Souffle à l'aurore ou souffle tard...

Je n'insiste pas sur les qualités qui ressortent de ce seul récit, — force, douceur, résolution et sérénité :

« ... J'ai quelque peine à répondre à vos bienveillantes questions. La vie errante qu'elles m'ont rappelée n'a rien de commun avec ma vie littéraire. En quittant la France, j'avais dit à la poésie (et surtout aux libraires) ce *long adieu* que me conseillait Lamartine. Suivant l'avis d'un autre poète ami, *j'acceptais ce chemin qui se brise au milieu.* Seule alors, et de tout ce qui m'attachait à la vie n'ayant plus au monde que mon fils, ses instances me décidèrent sans peine à l'aller rejoindre à Chypre, où l'avaient relégué les événements de 1848. Il devait croire que, se tenant pour satisfait de ce poste obscur, on l'y laisserait définitivement. Mais l'homme propose et *les hommes* disposent. Au lieu du repos que j'espérais, j'eus bientôt à suivre mon fils de Chypre à Iassy, de Iassy à Bagdad, de Bagdad à Belgrade, de Belgrade à Alexandrie, — lui, gagnant des grades, des rubans ou des plaques, et moi, la fièvre pernicieuse ou la fièvre quarte, une névralgie ou une cataracte. Les lieux que je viens de vous nommer vous représentent mes pérégrinations sous toutes les latitudes, par toutes les températures, les chemins et les véhicules possibles ou impossibles. J'ai voyagé en chariot comme au moyen âge, en chemin de fer et en paquebot comme les civilisés; en *taktarawan* et en *kellek* comme aux temps antiques. J'ai traversé presque toutes les capitales ou grandes villes de l'Europe, de Bruxelles à Vienne et retour par Lemberg, Cracovie et Berlin ; — j'ai descendu et remonté le Danube. — Sur la Méditerranée, mes étapes ont été celles de saint Paul : Malte, Athènes, Smyrne, Rhodes; j'ai suivi en Orient la marche d'Alexandre et les traces des Dix Mille ; d'Alexandrette à Bagdad, j'ai marché entre l'antiquité, la religion et la poésie, l'histoire, la Bible et les *Mille et une Nuits :* Antioche, Alep, Orsa (l'ancienne Ur d'Abraham), Diarbekir ou

Amida; Mossoul, qui touche à Ninive; puis, près de Bagdad, les restes de Babylone et les débris des villes grecques de Ctésiphon et de Séleucie.

« Quand nous quittâmes la ville des califes, faisant cette fois le voyage par le golfe Persique et les Indes, je ne pouvais plus voir les lieux dont j'entendais les noms : Bassora, Bushir, Bassadore, Mascate, Bombay, Aden, la mer Rouge, Suez, Alexandrie, où je ne pensais guère me retrouver plus tard. Si, maintenant, à la liste des pays, j'ajoutais un mot des événements; si je vous disais qu'en même temps que nous les Russes faisaient leur entrée à Iassy (poste que mon fils a occupé pendant toute la guerre de Crimée); qu'à Bagdad nous avons assisté à l'expédition anglaise contre la Perse et ressenti la commotion des massacres de Djeddah et de Damas; qu'à Belgrade nous avons eu révolution et bataille avec bombardement de la ville par les Turcs, dont le premier boulet a brisé la fenêtre de ma chambre; qu'à Alexandrie enfin, un défilé de grands personnages (dont je ne nommerai que le sultan et le prince Napoléon, tant la liste en est longue), m'a jetée dans une existence à laquelle mes habitudes ne m'avaient guère préparée, — vous comprendrez, monsieur, la peine que j'ai eue à résumer en peu de mots ces quinze années, qui représentent pour moi tant de souvenirs, d'émotions et de fatigues. Il est curieux que la personne la plus casanière et la moins aventureuse soit arrivée si tard à cette vie accidentée : c'est de la poésie en action, mais celle-là n'est pas pour le public. J'ai cru même longtemps ne plus toucher une plume que pour écrire à mes amis; mais quand, à Bagdad, je suis devenue aveugle, ma pauvre poésie, que je croyais morte, s'est mise tout à coup à me chanter à l'oreille. Je l'ai laissée faire sans autre intention que de me distraire. Il paraît qu'il en est des poètes comme de certains oiseaux qui, dit-on, chantent mieux quand on les prive de la vue; c'est, du moins, la tradition depuis Homère. Pardonnez-moi, en son nom, de vous avoir débité mon odyssée..... »

Cette odyssée, dans le motif qui l'a inspirée, nous est un bel exemple de piété maternelle.

JUGEMENTS ET TÉMOIGNAGES

SUR

LE SAGE ET SUR GIL BLAS

Il est à remarquer combien les ouvrages qui plaisent et qui réussissent le mieux dans des genres non classés, sont lents quelquefois à obtenir une juste estime; j'entends parler de l'estime écrite et consignée dans des livres sérieux. La réputation de Le Sage était faite auprès du public depuis un quart de siècle, et les éloges auxquels il avait droit, et qui étaient dans toutes les bouches, lui étaient encore mesurés avec une sorte de parcimonie par les principaux auteurs du temps. Il semblait que dans leur dignité ils y regardassent à deux fois avant de dire tout le bien qu'ils pensaient du meilleur de nos romans. L'abbé Des Fontaines, il est vrai, en bon journaliste, avait loué Le Sage pour *tant de romans ingénieux* :

« Vous n'y trouverez, disait-il en appliquant à l'une de ses productions ce qui peut se dire de presque toutes, vous n'y trouverez pas un amas de réflexions subtiles qui suffoquent le lecteur et de tristes analyses de sentiments; c'est une suite de faits nécessaires, ornés de courtes réflexions nées du sujet : ce sont partout des peintures vraies et des caractères qu'on retrouve parmi les hommes : M. Le Sage ne transporte pas ses lecteurs dans un monde idéal; il les divertit enfin pour les instruire. »

Voltaire, dans la liste d'écrivains qu'il mit en tête de son

Siècle de Louis XIV, se borna, pour l'article *Le Sage*, aux quelques lignes suivantes :

« Le Sage, né à Vannes en Basse-Bretagne en 1667 (lisez 1668). Son roman de *Gil Blas* est demeuré, parce qu'il y a du naturel ; il est entièrement pris du roman espagnol intitulé : *La Vida del escudero don Marcos de Obrego*. Mort en 1747. »

L'assertion de Voltaire est inexacte, et l'éloge est réduit au minimum. On s'expliquerait peu cette sévérité et cette malveillance, si l'on n'avait lu le chapitre où Gil Blas, pendant son séjour à Valence, voit jouer une tragédie nouvelle du *poëte à la mode*, don Gabriel Triaquero. Ce chapitre de Le Sage est tout satirique et à l'adresse de Voltaire, qui est évidemment don Gabriel. Le Sage était un classique du XVIIe siècle, peu favorable aux nouveautés, et probablement il avait, un jour ou l'autre, rencontré le jeune auteur d'*Œdipe* dans la première ivresse de son succès ; lui, le plus simple des gens d'esprit, il l'avait trouvé un peu fat et pas assez bon enfant. Voltaire, à son tour, retrouvant Le Sage sur son chemin, prit sa revanche de la satire par un éloge épigrammatique et une assertion mensongère.

Autour de Voltaire, on devait peu louer Le Sage. Marmontel, dans son *Essai sur les Romans*, ne parle de lui qu'avec une sorte de regret et comme incidemment ; le passage est remarquable par son insuffisance :

« Le roman satirique, tel que je le conçois, dit Marmontel, demanderait tantôt la plume de Lucien, de La Bruyère ou d'Hamilton, tantôt celle de Juvénal, je n'ose dire le pinceau de Molière : celui de Le Sage y suffirait avec une étude plus savante des mœurs et une connaissance plus familière et plus intime d'une certaine classe de la société que l'auteur de *Gil Blas* n'avait pas assez observée ou qu'il ne voyait que de loin. Mais du côté sérieux et grave, nul homme n'eût excellé dans ce genre comme Rousseau, l'auteur d'*Émile*, si sa mélancolie lui avait permis de voir le monde tel qu'il est, et qu'il lui eût été possible d'en faire la censure avec une équité rigide, sans prévention et sans humeur. »

Il en résulte qu'avec sa phrase à double tranchant, et sans

plus de façon, Marmontel retranche d'un côté l'auteur de *Gil Blas*, et de l'autre celui de *la Nouvelle Héloïse* : c'est se montrer bien rigoureux. On aura remarqué pourtant cette sorte de reproche qui est fait à Le Sage de n'avoir pas assez vu la bonne compagnie. De loin, le reproche pour nous disparaît. Est-ce donc que les romans de Duclos, de Marivaux, de Crébillon fils, témoignent mieux de ce commerce avec la bonne compagnie ? Gil Blas, à nos yeux, n'est pas l'homme du monde, c'est l'homme même.

La Harpe, si bon critique quand il parle de ce qu'il sait et qu'il ne se laisse pas troubler par la passion, est le premier qui ait convenablement apprécié *Gil Blas* ; la page qu'il lui consacre est digne, par l'aisance et la légèreté, de Le Sage lui-même :

« *Gil Blas*, dit-il, est un chef-d'œuvre : il est du petit nombre des romans qu'on relit toujours avec plaisir ; c'est un tableau moral et animé de la vie humaine ; toutes les conditions y paraissent pour recevoir ou pour donner une leçon. C'est là que l'instruction n'est jamais sans agrément. *Utile dulci* devait être la devise de cet excellent livre, que la bonne plaisanterie assaisonne partout. Plusieurs traits ont passé en proverbes, comme, par exemple, les homélies de l'archevêque de Grenade. L'interrogatoire des domestiques de Samuel Simon est digne de Molière : et quelle sanglante satire de l'Inquisition ! Ailleurs, quelle peinture de l'audience d'un premier commis, de l'impertinence des comédiens, de la vanité d'un parvenu, de la folie d'un poète, de la mollesse des chanoines, de l'intérieur d'une grande maison, du caractère des grands, des mœurs de leurs domestiques ! C'est l'école du monde que *Gil Blas*. On reproche à l'auteur de n'avoir peint presque jamais que des fripons. Qu'importe, si les portraits sont reconnaissables ? Il a fait d'ailleurs son métier, car le roman et la comédie sont un genre de satire. On lui reproche trop de détails subalternes ; mais ils sont tous vrais, et aucun n'est indifférent. Il n'est point tombé dans cette profusion gratuite de circonstances minutieuses qu'on prend aujourd'hui pour de la vérité, et qui ne signifie rien. On connaît les personnages de *Gil Blas ;* on a vécu avec eux ; on les retrouve à tout moment. Pourquoi ? Parce que, dans la peinture qu'il en fait, il n'y a pas un trait sans dessein et sans effets. Le Sage avait bien de l'esprit, mais il met tant de talent à le cacher, il aime tant à se cacher derrière ses personnages, il s'occupe si peu de lui qu'il faut

avoir de bons yeux pour voir l'auteur dans l'ouvrage et apprécier à la fois l'un et l'autre. »

Justice enfin était rendue à Le Sage. On ne se contentait pas de dire de lui avec l'abbé de Voisenon et avec le public : « Il fit *Gil Blas*, roman qui, par la légèreté et la pureté du style « et la finesse de la morale, sera toujours un monument pré- « cieux dans la littérature francaise ; » on expliquait pourquoi *Gil Blas* était un monument et un chef-d'œuvre. Tous les goûts sans doute n'étaient pas d'accord; ils ne le sont jamais. Les enthousiastes de la nature, comme Diderot, s'échauffaient pour *Clarisse*; les exaltés et les passionnés tenaient pour les romans à la Jean-Jacques ou à la Staël. M. Joubert, un platonicien délicat et subtil, avait écrit pour lui seul ce mot déjà cité : « On « peut dire des romans de Le Sage qu'ils ont l'air d'avoir été « écrits dans un café par un joueur de dominos, en sortant de « la comédie. » Ce n'était là qu'une saillie et une boutade, l'expression d'une extrême délicatesse individuelle poussée jusqu'au raffinement. La majorité des bons esprits n'était pas si dégoûtée. L'Académie française, qui devait des réparations à Le Sage pour n'avoir pas eu l'honneur de le posséder, proposa son Éloge et partagea le prix, en 1822, entre deux discours diversement remarquables, l'un de M. Patin, l'autre de M. Malitourne. Nous extrayons du premier et du plus solide, selon nous, de ces discours, de celui de M. Patin, la page suivante, dans laquelle *Gil Blas* est parfaitement caractérisé ; la critique a fait un pas depuis La Harpe, et l'on est venu au fin détail en fait d'analyse et d'anatomie littéraire :

« Au *Diable boiteux* succéda bientôt *Gil Blas*, qui lui est fort supérieur. Il y a, entre ces deux ouvrages, presque toute la distance qui sépare les peintures des moralistes et celles des romanciers. Le sujet est le même dans tous les deux, mais il est autrement présenté : l'observation se revêt dans l'un d'une expression vive et spirituelle; elle se montre dans l'autre sous une forme toute dramatique : le premier nous offre une galerie de portraits, le second une scène et des acteurs.

« C'est là surtout que Le Sage a fait voir le talent d'animer ses figures, et de leur prêter l'apparence de la vie... Je ne sais s'il est arrivé à Le Sage d'être lui-même abusé par son art; mais est-il un seul de ses

lecteurs qui n'ait pris quelquefois pour la réalité le tableau qu'il nous en fait dans *Gil Blas?* Ses personnages nous étaient connus avant qu'il nous les eût montrés, et, depuis, nous les avons bien souvent rencontrés dans le monde. On serait tenté de lui dire ce que disait un poète comique à un critique de l'antiquité : *O vie, et toi, Ménandre, qui de vous deux a imité l'autre?*

« Chacun des acteurs qui jouent un rôle dans cette *ample comédie* est chargé de nous représenter une classe particulière de la société ; mais le héros de la pièce peut être considéré comme le représentant de l'humanité toute entière. Il ne ressemble guère aux héros de roman, choisis pour la plupart hors de l'ordre commun, et qui s'en distinguent par la nature de leurs sentiments et de leurs aventures. C'est dans la foule et comme au hasard que Le Sage a pris son *Gil Blas* ; il cherche sans cesse à l'y confondre ; il rassemble dans ce personnage les caractères les plus généraux, je dirais presque les plus vulgaires de l'humanité ; il en compose un idéal de faiblesse, d'inconséquence et d'égoïsme, auquel chacun pourrait croire qu'il a fourni quelque trait. Né pour le bien, mais facilement entraîné vers le mal, soit qu'il s'abandonne malgré lui aux penchants vicieux de la nature, soit qu'il imite des travers qu'il condamne le premier chez autrui ; ne se proposant dans ses actions que son avantage personnel, et mêlant ainsi aux meilleurs mouvements les calculs de l'intérêt ; profitant de l'expérience, qu'il acquiert à ses dépens, pour tromper à son tour les hommes qui l'ont trompé ; se livrant sans trop de scrupule à cette espèce de représailles et quittant volontiers le parti des dupes pour celui des fripons ; capable cependant de repentir et de retour, conservant jusqu'au bout le goût de la probité, et se promettant bien de redevenir honnête homme à la première occasion favorable ; tels sont, en abrégé, les sentiments que montre *Gil Blas* dans les différentes situations où il se trouve placé, et qui ne sont pas plus romanesques que ne l'est son caractère. Nous le voyons qui s'arrête à l'entrée de la vie, incertain de ce qu'il doit faire ; mais le hasard en décide bien plus que la réflexion. Des circonstances fortuites l'engagent dans des routes diverses qu'il abandonne le plus souvent par lassitude et par caprice. Il passe successivement par toutes les épreuves de la vie humaine, par toutes les conditions de la société civile, jusqu'à ce qu'une rencontre heureuse le porte enfin à la fortune, et lui fasse obtenir sans peine et contre son attente ce qu'il a longtemps poursuivi sans succès, ce qui se refuse presque toujours à la persévérance des efforts et à l'éclat du mérite. La prospérité le corrompt, mais la disgrâce l'éclaire et le corrige ; désabusé du monde et de ses faux biens, il comprend par expérience que le bonheur est dans une retraite agréable,

dans une honnête médiocrité. C'est au milieu des jouissances paisibles de la vie domestique qu'il achève doucement ses jours, plus heureux que la plupart des hommes, qui ne savent pas toujours tirer cette instruction de leur infortune et gagner le port après le naufrage. Voilà l'histoire de *Gil Blas :* n'est-ce pas la nôtre et celle du grand nombre ? N'est-ce pas la vie elle-même, telle que la font, en dépit de la raison, le sort et les passions humaines ? »

L'émule de M. Patin, M. Malitourne, nous offrirait dans son Éloge de Le Sage des points de vue analogues, et la page qu'il a donnée sur *Gil Blas* n'ajouterait guère à la précédente.

M. Saint-Marc Girardin qui, dans ce concours de 1822, n'eut que l'accessit, a publié aussi son Éloge de Le Sage, un peu mince, mais où il y a des aperçus. Il dit, à un endroit, du style de l'auteur :

« Son expression est comme sa pensée, simple et sans affectation; rapide et spirituelle, elle se prête avec souplesse à la gaieté dans les récits, à la satire dans les portraits ; toujours exempt de mauvais goût, quoiqu'il fasse souvent parler des Espagnols beaux esprits, Le Sage ne cherche pas les saillies, il les rencontre : enfin, il semble en quelque sorte avoir voulu peindre lui-même son style lorsque le comte d'Olivarès, après avoir lu un mémoire rédigé par Gil Blas, lui dit : « Santillane, ton style est concis et même élégant : il n'est qu'un peu trop naturel. » Cette simplicité, qui pouvait déplaire au comte d'Olivarès, a plu au public, qui dans un roman veut que le style, toujours rapide et facile, se prête à l'impatience de sa curiosité. »

Mais le plus autorisé des jugements, celui qui devait compter le plus et rester, est tout naturellement celui de Walter Scott, le rénovateur du genre. Cet aimable génie si ouvert, si bienveillant, si exempt d'envie, ayant à parler de Le Sage dans sa *Biographie des Romanciers célèbres*, l'a fait avec une abondance de cœur, une richesse de vues, une sympathie d'intelligence telle qu'on ne peut l'attendre que d'une âme fraternelle :

« De tous ceux qui connaissent ce charmant ouvrage, dit-il au sujet de *Gil Blas* en particulier, et qui aiment à se rappeler, comme une des occupations les plus agréables de leur vie, le temps où ils l'ont dévoré pour la première fois, il est peu de lecteurs qui ne reviennent

de temps en temps à ce livre immortel avec toute l'ardeur et la vive émotion qu'éveille le souvenir d'un premier amour. Peu importe l'époque où nous nous sommes trouvé pour la première fois sous le charme, que ce soit dans l'enfance, où nous étions surtout amusés par la caverne des voleurs et les autres aventures romanesques de *Gil Blas*, que ce soit plus tard dans l'adolescence, alors que notre ignorance du monde nous empêchait encore de sentir la satire fine et amère cachée dans tant de passages, ou enfin que ce soit lorsque nous étions déjà assez instruits pour comprendre toutes les diverses allusions à l'histoire et aux affaires publiques, ou assez ignorants pour ne point chercher à voir dans le récit autre chose que ce qu'il découvre directement, l'enchanteur n'en exerça pas moins sur nous un pouvoir absolu dans toutes les circonstances. Si Gray a deviné juste en prétendant que rester nonchalamment étendu sur un sofa et lire des romans nouveaux donnait une assez bonne idée des joies du paradis, combien cette béatitude ne serait-elle pas encore augmentée, si le génie de l'homme pouvait enfanter un second *Gil Blas!*

« Le titre d'auteur original de ce délicieux ouvrage a été sottement, je dirais presque avec ingratitude, contesté à Le Sage par ces demi-critiques qui s'imaginent découvrir un plagiat dès qu'ils peuvent apercevoir une espèce de ressemblance entre le plan général d'un bon ouvrage et celui d'un autre de même nature, qui a été traité plus anciennement par un écrivain inférieur. Un des passe-temps favoris de la sottise laborieuse consiste à découvrir de pareilles coïncidences : car elles semblent rabaisser le génie supérieur à l'échelle ordinaire de l'humanité, et par conséquent mettre l'auteur de niveau avec ses critiques. Ce n'est point le simple cadre d'une histoire, ni même l'adoption de détails mis en œuvre par un auteur antérieur, qui constituent le crime littéraire de plagiat...

« Toute la composition de *Gil Blas*, d'un bout à l'autre, me paraît, dans ce qui constitue l'essence d'une œuvre littéraire, tout aussi originale que la lecture en est délicieuse.

« Le héros qui raconte lui-même son histoire avec ses propres réflexions est une conception qui n'a pas encore été égalée dans aucune fable romanesque ; et cependant Gil Blas se montre un personnage si réel que nous ne pouvons nous dépouiller de l'idée que nous lisons le récit de quelqu'un qui a véritablement joué un rôle dans les scènes dont il nous entretient. Gil Blas a toutes les faiblesses et les inconséquences inhérentes à notre nature, et que nous reconnaissons chaque jour en nous ou dans nos amis. Il n'est point par nature un hardi fripon, tel que ceux que les Espagnols ont peints sous les traits de Paolo ou de Guzman, et tel que celui que Le Sage a créé dans Scipion. Gil

Blas au contraire est naturellement porté à la vertu ; mais son esprit est par malheur trop facilement séduit pour résister aux tentations du mauvais exemple ou de l'occasion. Il est timide par tempérament, et cependant capable d'une action courageuse; rusé et intelligent, mais souvent dupe de sa vanité. Il a assez d'esprit pour nous faire souvent rire avec lui des sottises d'autrui, et assez de faiblesses pour que la plaisanterie retombe souvent sur lui-même. Généreux, bon et humain, il a assez de vertus pour nous forcer à l'aimer; et, quant au respect, c'est la dernière chose qu'il demande à son lecteur. Gil Blas enfin est le principal acteur d'un théâtre où, quoique remplissant souvent un rôle secondaire, tout ce qu'il nous met sous les yeux reçoit l'empreinte de ses opinions, de ses remarques et de ses sentiments. Nous reconnaissons l'*individualité* de Gil Blas aussi bien dans la caverne des voleurs que dans le palais de l'archevêque de Grenade, dans les bureaux du ministre, et dans toutes les autres scènes à travers lesquelles il sait nous conduire d'une manière si agréable; généralement parlant, ses différentes aventures n'ont entre elles qu'une liaison très légère, ou plutôt elles n'ont qu'un seul rapport, celui d'être arrivées à la même personne. Sous ce point de vue, on peut dire que c'est plutôt un roman de caractère que de situation ; mais, quoiqu'il n'y ait point à proprement parler d'action principale, il y a tant d'intérêt et de vie dans les récits épisodiques que l'ouvrage ne languit pas un seul instant.

« Le fils de l'écuyer des Asturies possède aussi la baguette magique du *Diable boiteux*, et il sait dépouiller les actions humaines du vernis doré qui les recouvre, avec toute la causticité d'Asmodée lui-même. Cependant, malgré toute sa verve de satire, le moraliste a tant de bonhomie et de gaieté qu'on peut dire de lui comme d'Horace : *circum præcordia ludit.* Tout dans *Gil Blas* respire la bonne humeur et la plus ingénieuse philosophie ; même dans la caverne des voleurs brillent les éclairs de cet esprit dont Le Sage sait animer toute cette histoire. Cet ouvrage laisse le lecteur content de lui-même et du genre humain; les fautes de l'homme y paraissent plutôt des faiblesses que des vices, et les malheurs ont toujours un côté si plaisant que nous ne pouvons nous empêcher de rire au moment où ils excitent notre sympathie. Tout est rendu divertissant, même les actions coupables et la juste rétribution qui les suit. Ainsi, par exemple, Gil Blas, au temps de sa prospérité, néglige sa famille et manque indignement à la reconnaissance sacrée qu'un fils doit avoir pour ses parents. Cependant nous sentons que l'intervention de maître Moscade l'épicier, qui vient irriter l'orgueil du *parvenu*, devait si naturellement donner lieu aux conséquences qu'elle produit que nous continuons à rire avec Gil Blas

de lui-même dans la seule circonstance où il donne des marques d'une vraie dépravation de cœur. Ensuite la lapidation qu'il essuie à Oviedo et le désappointement de son ambitieuse espérance d'exciter l'admiration des habitants de sa ville natale, deviennent comme une expiation proportionnée à l'offense. Enfin l'histoire de Gil Blas est conçue et racontée de façon à amuser sans cesse; l'ouvrage eût gagné peut-être si l'auteur y avait parfois introduit une morale plus mâle et plus sévère. »

Le maître a parlé. Le jugement est porté avec étendue et plénitude, et en dernier ressort. Il n'y a que ce regret de la fin sur une morale plus sévère, qui me paraît une légère concession de Walter Scott au public anglais et aux préjugés anglicans. Gil Blas ne pouvait se rattacher à une morale plus mâle et plus haute sans cesser d'être lui-même.

Charles Nodier, qui par son tour d'esprit indulgent et gracieux semblait si fait pour apprécier *Gil Blas*, a écrit à propos de ce roman une notice (1835) où l'on cherche vainement la jolie page à laquelle on avait droit de s'attendre. Ce ne sont qu'exagérations sur les qualités du style et récriminations déclamatoires contre les critiques espagnols. Passons.

M. Villemain, dans la XIe leçon de son *Tableau du* XVIIIe *Siècle*, a parlé de Le Sage comme il le sait faire, en le replaçant au milieu des écrivains de son moment littéraire et de sa nuance. Cet ingénieux chapitre est plutôt un composé de tout ce qui a été dit sur Le Sage et sur *Gil Blas* qu'un nouveau témoignage directement apporté par l'élégant critique. Aussi serait-il difficile d'en extraire un jugement complet qui se détache : c'est une suite de méandres et de sinuosités agréables et fuyantes. Revenant sur l'accusation de plagiat qu'on a intentée contre Le Sage, et, après l'avoir réfutée à sa manière, M. Villemain ajoute :

« Ce n'est pas que dans cette affaire nous prétendions tout à fait nier la dette envers l'Espagne; mais elle est autre qu'on ne le dit. Notre *Gil Blas* n'est pas volé, quoi qu'en aient dit le Père Isla, et tout récemment le docte Llorente. Il n'y a pas eu de manuscrit mystérieux trouvé par Le Sage et caché pour tout le monde; mais nul doute que Le Sage n'ait habilement recueilli cette plaisanterie sensée, cette

philosophie grave avec douceur, maligne avec enjouement, qui brille dans Cervantes et dans Cuevedo, et dont quelques traits heureux se rencontrent toujours dans les moralistes et les conteurs espagnols. A cette imitation générale et libre, Le Sage mêle le goût de la meilleure antiquité: il est, pour le style, l'élève de Térence et d'Horace. »

Le Sage a pris bien autre chose que le sel et l'esprit des auteurs espagnols; il ne s'est jamais fait faute de leur emprunter des idées, des histoires, des lambeaux, tout ce qui était à sa convenance, comme M. Ticknor l'a péremptoirement démontré (1). Il n'est pas d'auteur qui ait eu moins de scrupule à cet égard et qui en ait agi avec moins de cérémonie que Le Sage. Il justifie tout à fait la spirituelle définition que donnait un jour M. de Maurepas : « Un auteur est un homme qui prend dans les livres tout ce qui lui passe par la tête. » Cela n'ôte rien à ses mérites; mais il faut être vrai avant tout, et sortir une bonne fois, à son sujet, du lieu commun national et patriotique. Ne soyons pas pour lui plus fiers que lui-même : Gil Blas n'avait pas le point d'honneur si haut placé.

M. Villemain dit encore, après avoir parlé du *Diable boiteux :*

« Mais ce ne sont là que des notes, et l'*album* de voyage du grand peintre de la vie humaine. C'est dans *Gil Blas* qu'il l'a décrite par une fiction fort simple, celle d'un spectateur qui s'est mêlé à tout, a passé par toutes les conditions, depuis celle de valet jusqu'à celle de premier commis et de sous-ministre, et a fait connaissance avec tous les vices, tous les travers, tous les ridicules, par l'exemple d'autrui, et souvent par le sien. Cette forme a été partout imitée. On a fait le *Gil Blas* de chaque pays; et le meilleur livre que nous ayons sur l'Orient, l'*Anastase* de M. Hope, est une espèce de *Gil Blas*, racontant par quelle succession d'aventures il a tour à tour essayé toutes les conditions de la vie grecque et musulmane. Mais, en Orient, cette variété de tableaux ne peut naître que d'une foule de vicissitudes violentes et romanesques; dans notre civilisation paisible, c'est une suite d'événements fort simples qui nous montrent la société sous tous les points de vue. Aucun incident pris à part n'est rare ni singulier. Quant au personnage principal, comme acteur et comme témoin, il est égale-

(1) Voir notamment au tome III, page 70 de son *Histoire de la Littérature espagnole*.

ment tiré de *la moyenne* de l'humanité. Il n'a ni vertus ni talents extraordinaires.

> . . . . Quemvis media erue turba,
> Aut ab avaritia, aut miser ambitione laborat.
> Nam vitiis nemo sine nascitur; optimus ille est
> Qui minimis urgetur. . . . . , ...

Aussi le tout est conté d'un ton si simple et si vrai qu'après avoir lu le livre on connaît et parfois dans le monde on retrouve les personnages. »

M. Nisard, le dernier en date qui ait traité de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle, a consacré un chapitre essentiel à *Gil Blas* et à Le Sage qu'il a, on ne sait trop pourquoi, rattaché et comme enchaîné à Rollin. C'est un parallèle de parti pris et tout systématique. Quel rapport y a-t-il en effet entre l'honnête recteur de l'Université, mi-partie confit en Quintilien, mi-partie en Port-Royal et en Saint-Médard, historien crédule à tous les contes de nourrice, le plus court de vue des bons esprits, et le romancier avisé et clairvoyant qui a le mieux tenu le fil des mobiles humains et montré le miroir de la vie? Il est vrai que l'un et l'autre ont écrit purement en français; mais le tour même de leur style diffère. Au sortir de ce malencontreux enchevêtrement de noms, l'ingénieux critique reprend ses avantages, et, revenant sur cette qualification de caractère *moyen*, de *moyenne de l'humanité* qui a été attribuée à *Gil Blas*, il la commente en cette sorte :

« S'il est vrai que le roman de Le Sage soit le tableau de la vie humaine, le héros doit être un personnage moyen, touchant par son caractère à tous les caractères, les saints et les coquins exceptés; par par sa condition à toutes les conditions, ni bon ni méchant, quoique plus loin de la méchanceté que de la bonté, et, pour dernier trait moyen ayant sa fortune à faire. Tel est *Gil Blas*.

« Il a sa fortune à faire; dirai-je que c'est là le premier de ses défauts? On fait sa fortune de deux façons, ou par un état, ou par la domesticité chez les puissants. Le travail pour parvenir par un état est sain; non que l'état fasse toujours l'honnête homme, mais il y sert. Quand on se met dans la domesticité des puissants, on n'est pas libre de choisir les services qu'on leur rend, et la fidélité même dégrade. Pour un qu'on servira dans ses bonnes qualités, combien dont

il faudra servir les vices! Et comment être le complaisant des vices d'un maître sans en devenir le complice? C'est en faisant comme le maître que le serviteur se met à l'aise sur les scrupules de sa conscience ou de son éducation; pour n'avoir plus à rougir, il se hâte de se corrompre.

« C'est ce qui arrive à Gil Blas. Ses vices lui viennent de ses maîtres. Il ne les a pas naturellement, il les revêt; et, quoiqu'on voulût le trouver un peu plus emprunté sous cette livrée, on espère et l'on pré voit qu'il la quittera.

« Le plus mauvais temps de Gil Blas est celui qu'il passe à la Cour. C'est qu'il y sert la pire espèce de maîtres, les courtisans, qui vivent de la faveur et des abus. Aussi est-il de la pire espèce de valets, les valets d'un courtisan. Il imite tous les vices du lieu; il vend les grâces; il oublie ses amis; il désavoue ses parents; il est vénal et ingrat. Pourtant, même à ce moment de sa vie, il ne sort pas du caractère moyen. Il vaut mieux que ce qu'il fait, et la faiblesse qui le fait succomber est d'une âme tout aussi docile aux impressions du bien qu'à celles du mal. Il est entraîné, il n'est pas passionné. Ses vices ne prennent pas racine en lui, et ses mœurs se corrompent sans que sa nature change. Aussi continuons-nous à le tenir pour un des nôtres, même à son pire moment, par la certitude que son naturel finira par l'emporter sur ses mœurs.

« Il l'emporte en effet. Insensiblement Gil Blas devient meilleur. Il retrouve ses parents, et il leur vient en aide. Il redescend vers les obscurs amis de sa jeunesse; il rend service à ses bienfaiteurs. Les premières faveurs de la fortune l'avaient gâté; les dernières l'améliorent, parce qu'elles sont le juste prix de son mérite. Favori, il avait vendu les grâces; serviteur utile et capable, il partage avec ses amis la récompense de son travail. Il finit en homme de bien. Il n'y avait pas de risque que l'honnête homme qui a écrit *Gil Blas* se fût donné le bizarre plaisir de vivre pendant vingt années en tête-à-tête avec un fripon.

« Cette honnête fin de Gil Blas est une vérité du cœur humain. Ainsi s'améliorent, en s'avançant dans la vie, les caractères moyens. Leur volonté n'en a peut-être pas tout le mérite. Le temps, qui nous ôte nos passions ou rend ridicules celles qu'il nous laisse, qui nous apprend notre mesure par nos disgrâces, qui nous classe en dépit de notre prétention à rester déclassés pour continuer d'être ambitieux, le temps est pour beaucoup dans ce retour à l'honnêteté. Mais enfin on y arrive... »

On ne saurait chercher plus de raisons aux choses les plus

simples, ni se mettre plus en frais pour les trouver : rien n'est omis, tout est scruté et imputé à intention. Mais ne vous apercevez-vous pas qu'à propos de *Gil Blas* nous avons parcouru tous les tons et les degrés de la critique française, depuis la touche légère et un peu superficielle du commencement jusqu'à l'ingénieux si étudié de la fin ? Le cercle est accompli. On ne faisait que glisser d'abord : on appuie en terminant. Si Le Sage avait à se prononcer entre tant de critiques qui le célèbrent à l'envi, son choix serait encore, j'imagine, pour ceux qui, en le louant, ont gardé le plus de son naturel et de sa facilité.

NOTES ET REMARQUES

Voici quelques pages tirées d'un carnet de Benjamin Constant, carnet dont son secrétaire se trouva en possession à l'époque de sa mort, et qu'il montrait à qui voulait le voir. Benjamin Constant le lui avait donné *in extremis*, ne pouvant le rétribuer autrement. Voici quelques pages de ce carnet, qui se rapportent à la vie de cœur de Constant, et qui en disent plus, même dans leur forme sommaire, que tous nos raisonnements et nos souvenirs; on y a *Adolphe* au naturel :

« Né en 1767, à Lausanne. — Mon père. — Marianne, Nanine, etc. — Mariage, 1789. — Charlotte, 11 janvier 1793. — Découverte de correspondance, 25 mars. — Rupture : séparation. — Madame de Staël, 19 septembre 1794. — Charlotte. — Jalousie vraie ou fausse de Dutertre. — Charlotte me propose de se séparer de lui, si je veux l'épouser. — Ma fatigue de mes liens avec madame de Staël. — Mon absurde conduite. — Maladie de madame Talma. — Sa mort. — Querelles perpétuelles avec madame de Staël. — Arrivée de Charlotte à Paris, 1806. — Je vais la voir; scènes, aveu, grandes querelles. — Lettres furieuses de madame de Staël. — Acharnement de mes vieilles cousines et tantes contre madame de Staël. — Elle arrive à Lausanne. — Retour avec elle à Coppet. — Paix momentanée. — Mariage secret, le 5 juin 1808. — Entrevue de Charlotte et de madame de Staël. — Singuliers bruits sur Charlotte à Interlaken : pourquoi je ne veux pas les approfondir. — 1809. Luttes bien superflues contre madame de Staël. — Débats avec Charlotte sur le mieux à faire : douleur et violence de madame de Staël. — Séjour à Lyon. — Empoisonnement tenté par Charlotte sur elle-même. — Dernier séjour intime, quoique orageux, avec madame de Staël. — 1810. Ma tête se trouble entre Charlotte et madame de Staël. Je perds vingt mille francs en un jour (13 octobre 1810). —

Charlotte et madame de Staël en présence; madame de Staël part pour Genève; Charlotte et moi retournons à Paris (20 octobre 1810). — Je continue à jouer et je perds toujours. — 1811. Mon père parti pour Genève afin de m'y attendre et de m'y faire un procès. — Entretien de madame de Staël avec lui, en passant à Brevans de Montargis (?); elle lui monte la tête contre mon mariage, et le détermine à m'intenter un procès en règlement de compte. — Arrivée à Genève. — Mon père saisit le premier prétexte pour rompre avec moi. — Je vais à Lausanne. — Curiosité de Lausanne sur Charlotte. Mélange de malveillance pour moi, qui nous fait mal recevoir, et d'envie contre madame de Staël, qu'on veut blesser en nous recevant bien. — Correspondance avec mon père. — Il invente mille griefs contre moi, nie sa signature, et va jusqu'à m'accuser... de faux. — Courses à Genève sans Charlotte (février 1811). — Madame de Staël me ramène jusqu'à Coppet. C'est la dernière fois que j'ai vu Coppet. — Luttes contre mon père, contre Charlotte, contre madame de Staël. — Vie misérable. — Charlotte en tout réussit mal à Lausanne. — Dîner sans Charlotte avec madame de Staël chez d'Arlens. — Scènes. — Dernière course à Genève pour mes affaires avec mon père : nous convenons de tout. — Il part pour Dôle et m'écrit, de la route, des lettres fulminantes, où il rétracte toute intervention de M. de Loys. — Agitations avec madame de Staël. — Elle me propose un rendez-vous à Rolle. — Je n'ose l'accepter, de peur de Charlotte. — Madame de Staël vient à Lausanne : dernière entrevue avant mon départ. — Correspondance après son retour à Coppet. — Renouvellement de proposition de duel par Rocca. — Ma réponse. — Départ pour l'Allemagne (15 mai 1811). — Une tout autre atmosphère. — Plus de luttes. — Charlotte contente; plus d'opinion contre nous. — Je me remets à mon ouvrage. Je joue et je perds mon argent à la roulette. — Établissement à Gœttingue (8 novembre). — Dispositions politiques des étudiants. — Études sérieuses. — Vie sociale assez douce. — Mort de mon père : 2 février 1812. — Nouvelle du départ de madame de Staël pour la Russie. — Guerre de 1812. — Retraite de Moscou. — État de l'Allemagne. — Bataille de Leipsick. — Arrivée de Bernadotte à Hanovre : accueil qu'il me fait. — Dîner tête-à-tête. — Proclamation. Défiance des Allemands contre Bernadotte. — Béarnais et Gascon. — Son ascendant sur eux en présence. — Révolution complète. Expulsion des Français, etc., etc.[1] »

M. Laboulaye, dans son histoire de Benjamin Constant,

1. Sainte-Beuve a donné un autre extrait du carnet de Benjamin Constant, au tome III des *Portraits littéraires*, page 283.

conçue au point de vue admiratif, devrait bien tenir compte de ces données un peu elliptiques, mais significatives.

La calomnie ecclésiastique (je l'ai remarqué depuis longtemps à propos de Jouffroy) a une forme d'infamie particulière. On ne saurait se figurer ce que cette race d'ennemis tortueux va chercher au fond de votre vie pour l'envenimer et le corrompre. J'ai eu lieu de m'en apercevoir, depuis que les circonstances ont fait de moi une espèce de défenseur public de la libre pensée contre les usurpations dites cléricales. Dernièrement (mai 1868) un journaliste du département du Pas-de-Calais, s'autorisant de sa qualité de compatriote, allait rechercher jusque dans les faits les plus lointains de mon enfance de prétendus souvenirs recueillis, afin de me mettre, après cinquante ou soixante ans, en contradiction avec moi-même. A l'entendre, j'aurais été élevé par des parents d'une *piété* toute particulière, et je ne pourrais me comporter comme je le fais aujourd'hui sans renier ce premier culte domestique et cette religion de famille. Je me trouve avoir une vieille cousine assez bel esprit, ci-devant coquette, une vieille fille, aujourd'hui tournée à la plus quintessenciée et la plus superfine des dévotions, et qui pourrait bien être la source et l'organe de ces versions arrangées après coup et légèrement légendaires. Je tiens à y couper court : car tout cela est faux et mensonger. Né à Boulogne-sur-Mer à la fin de 1804, mon enfance s'est passée dans les souvenirs et la société du premier Empire, qui n'avait certes rien de dévot. Ma mère, et une sœur de mon père, qui demeurait avec elle, étaient des personnes qui faisaient sans doute leurs devoirs, qui allaient à la messe le dimanche, et qui communiaient peut-être une fois l'an (je ne m'en suis jamais aperçu), mais elles n'avaient rien, absolument rien qui les rapprochât du monde dévot, fort distinct et tout à fait à part dès ce temps-là. Lorsqu'on eut à me mettre aux études, il y avait alors à choisir entre deux maisons rivales à Boulogne : l'une, toute laïque, dirigée par M. Blériot, où il y avait un fort bon maître et humaniste, M. Clouët, de Montdidier; l'autre

maison, tout ecclésiastique, établie dans les bâtiments de l'ancien évêché, dirigée par des prêtres, et ayant M. Haffreingue pour supérieur. Ma mère eut grand soin de ne pas me mettre dans cette dernière maison, et je fis mes études comme externe libre dans l'institution Blériot. Ma raison, cependant, ne s'émancipa véritablement qu'à la première année de mon séjour à Paris, en 1818-1819; mais, jusqu'alors, dans l'intérieur paisible et pur où je vivais, si rien n'était venu hâter en moi cette émancipation intellectuelle, rien ne l'avait entravée non plus : ma pensée avait suivi le développement naturel de l'âge. Dans les premières années de mon séjour à Paris, j'avais conservé quelques-unes de mes amitiés d'enfance à Boulogne, particulièrement celle d'Eustache Barbe, ancien élève de M. Blériot, mais passé depuis chez M. Haffreingue, où il prit la soutane et devint professeur de philosophie. Une grande intimité s'était établie entre ce jeune homme et moi, et même après qu'il fut entré dans l'institution Haffreingue, nous allions d'ordinaire faire ensemble de longues promenades les après-midi des jeudis dans les vallées des environs ou le long des rivages de la mer et des grèves. J'en ai dit quelque chose dans une de mes pièces de vers. Depuis mon départ pour Paris, nous nous retrouvions avec plaisir dans les mois de vacances. Nos conversations roulaient d'ordinaire sur les plus graves sujets et les éternels problèmes : Barbe tenait pour la croyance, pour la tradition, pour les doctrines de Bonald, etc. ; moi, j'étais rationaliste, et je plaidais l'opinion contraire; ce qui ne nous empêcha pas de rester longtemps fort liés. Voilà le vrai sur mes impressions d'enfance. L'humble milieu domestique où je fus nourri était simple, honnête et sain (*sanus*), un peu étroit peut-être, mais avec d'agréables échappées pourtant dans la société de ce temps-là, où me conduisait ma mère, tout petit que j'étais, et comme un enfant déjà raisonnable. Boulogne, par sa marine, par les restes de camps qui ne furent abandonnés qu'en 1812, offrait une grande variété de relations; les autorités civiles et militaires y étaient affables, et les familles de ces chefs frayaient beaucoup par leurs enfants avec les autres enfants appartenant à l'honnête bourgeoisie de la ville. Ç'a été là le premier air que j'ai respiré, et jamais celui (grâce

à Dieu!) des oratoires, des chapelles mystérieuses ni des sacristies. J'oppose à l'avance ces rectifications aux petites infamies déjà entrevues, et qui pourraient avoir cours dans les Biographies patronnées par d'éminents calomniateurs. Avec de certaines gens on ne saurait trop prendre ses précautions.

La saison morale et poétique où je fus inspiré d'écrire les *Consolations* ne fait nullement suite à mon enfance, dont elle est séparée par dix années de libre pensée, et elle représente une phase de l'évolution romantique dans une nature douée d'une sensibilité particulière.

Quant au goût de la lecture et de l'instruction que j'ai eu de bonne heure, et à cette vocation littéraire si prononcée qui se mêlait chez moi à une disposition rêveuse presque dès l'enfance, je me les suis très bien expliqués plus tard, et je les tenais de mon père. Mon père, en effet, qui ne m'a jamais vu et qui mourut (d'une esquinancie) dans les premiers mois de son mariage avant ma naissance, avait fait de fort bonnes études, et au milieu même de toutes ses occupations administratives ou des distractions bien autrement graves de la Révolution, il n'avait jamais cessé de cultiver la chose littéraire avec amour, avec prédilection. Ses livres, dont un certain nombre m'ont été transmis, sont tout couverts de notes aux marges, tout remplis de papiers intercalés, contenant des anecdotes, des références historiques remarquables, de beaux ou de touchants passages des poètes anciens ou modernes : son *Virgile*, son *Anacharsis*, en sont criblés. Évidemment, à travers ses journées et ses veilles si bien remplies par d'autres devoirs, mon père ne perdait aucune minute, de même qu'il utilisait pour ses extraits le moindre bout de papier. Homme sobre et de mœurs continentes, d'une sensibilité vive qui ne s'était jamais dispersée, il avait plus de cinquante ans lorsqu'il épousa ma mère, et il put transmettre à son fils les traces acquises des habitudes littéraires qu'il avait contractées depuis longtemps. C'est ainsi que dès l'enfance j'aimais les livres, les notices littéraires, les beaux extraits des auteurs, en un mot tout ce qu'aimait mon père. Le point où lui-même était arrivé se trouva comme fixé à l'origine dans mon organisation, et ç'a été mon point de départ. Ma mère, fille d'une Anglaise et d'un

marin, mariée elle-même assez tard et dans la seconde jeunesse, me transmit un fonds de constitution solide, saine, avec un coin de fermeté et de décision critique que n'avait peut-être pas au même degré mon père. Je crois que cette physiologie, qui fait remonter à mes auteurs et qui leur rend ce que j'ai pu leur devoir de qualités et d'avantages à mon entrée dans la vie, n'a rien d'irrévérent. Il est bon, jusque dans la reconnaissance, de chercher à se rendre compte.

J'ai, en bien des cas, prêté ma plume à mes amis, en me mettant en leur lieu et place et en faisant ce qu'ils désiraient de moi. Par exemple :

Il y a tel *prospectus* des Œuvres de Victor Hugo (en 1829, chez Gosselin) signé Amédée Pichot, et où Wordsworth est cité sur Shakespeare, qui est de moi.

Le récit de l'audience accordée par le roi Charles X à Victor Hugo, récit inséré dans la *Revue de Paris*, est de moi.

La Profession de foi saint-simonienne de Pierre Leroux, qui parut dans *le Globe* au moment de la cession du journal aux Saint-Simoniens, est de moi : Leroux n'a fait qu'y changer deux ou trois mots, et y mettre un ou deux pâtés d'encre.

L'article du *National* au lendemain de la blessure de Carrel dans son duel avec Laborie, article qui fut accepté également de la *Tribune*, et qui parut à la fois dans les deux journaux, est de moi.

J'ai rédigé, comme secrétaire du Comité historique, la circulaire qui donne des instructions aux correspondants de province sur les recherches littéraires concernant le moyen âge auxquelles ils devront se livrer, circulaire insérée au *Moniteur* le 18 mars 1835, et signé Guizot.

La lettre d'un *vieux ami de province*, citée dans l'article de George Sand sur *Maurice de Guérin* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1840), est de moi.

J'ai fait au *Moniteur* l'article qui a paru le lendemain des funérailles de Béranger (M. Fould, alors ministre d'État, n'y a effacé que deux mots).

J'ai fait également l'article sur le *Prince Jérôme*, dans *le Moniteur* du 6 juillet 1860.

A la *Revue des Deux Mondes*, pendant les quinze années que j'y ai travaillé activement, j'ai eu maintes fois à faire de ces articles collectifs et impersonnels.

Dans tous ces articles ou morceaux, faits pour d'autres et quelquefois signés par d'autres, il y a eu cependant quelques mots ou ajoutés ou retranchés, qui ne sont pas de mon fait. Une fois écrits et livrés, ces morceaux ne m'appartenaient plus.

La première idée de l'École d'Athènes, d'instituer une telle École, est de moi. Elle m'était venue dès 1841 en lisant du grec avec Pantasidès (né en Épire). Je sentis de quel avantage il était de se mettre en rapport, en communication avec le vrai courant de la langue, restée en partie vivante. Je parlai alors de cette idée à M. Eynard le philhellène, à M. Piscatori, ministre en Grèce. C'était le moment où M. Villemain était au ministère de l'instruction publique. Cousin, à qui un jour j'en touchai un mot, me dit : *Chut!* comme qui aurait dit : *Attendons!* mais il ne revint pas au pouvoir. Un jour, Salvandy ayant remplacé M. Villemain, — un soir, — je causais chez madame d'Arbouville avec madame Piscatori de cette idée athénienne; Salvandy, me voyant causer avec feu, me demanda ce que je disais; à peine le lui eus-je expliqué, qu'il sourit sans rien répondre, me lança un regard qui visait à la profondeur, et alla à un autre endroit du salon. Quelques jours après, l'idée était couvée et éclose. *Il ne m'en a jamais parlé depuis*, même lorsque j'eus mis dans les *Débats* un article pour le stimuler à ce sujet. Il aurait bien voulu que je crusse qu'il avait déjà cette pensée de lui-même. — Ce que je viens d'écrire est de la plus stricte exactitude.

Ce Salvandy, avec ses ridicules, était un assez bon homme, très obligeant, de grand zèle et de bon vouloir, un homme d'esprit, mais de pure montre.

Sur les *Nouveaux Lundis* (1864). — Il n'est pas de meilleure fortune ni de plus grand honneur pour la littérature — surtout pour la littérature critique, — que lorsqu'elle trouve l'occasion de se coordonner avec un grand mouvement social, avec un courant politique important, et, sans s'y enchaîner, de le servir. Je l'ai essayé plus d'une fois dans ma vie, et suivant mon humble ligne; et en dernier lieu, lorsque je commençai ma série des *Nouveaux Lundis* en 1861, j'essayai encore de le faire, et je ne désespérais pas d'y réussir. C'était le moment, en effet, où il semblait que l'Empire allait entrer dans une nouvelle voie et dans une seconde phase : on se demandait si M. de Persigny, nommé ministre de l'intérieur, n'avait pas été choisi exprès pour inaugurer ce qu'on appelait l'*Empire libéral*. Je n'examine pas ce système en soi, ni au point de vue politique; mais, en le supposant adopté, il y avait à en tenir compte et à en profiter dans la critique littéraire, en se montrant plus ouvert et plus accueillant à l'examen des écrits sortis de main adverse : et j'essayai aussitôt de parler avec impartialité, et dans un esprit de conciliation très marqué, de Prevost-Paradol (1), de Veuillot; j'aurais passé, si j'en avais eu le temps, à Proudhon, Louis Blanc, et bien d'autres. Je voulais, comme je le disais, *neutraliser* le champ de la critique littéraire, en faire un terrain où l'on pût se rencontrer et converser, sinon s'entendre. Mais le signal politique cessa ; les tendances indiquées s'arrêtèrent ou même rebroussèrent chemin ; je reconnus qu'il n'y avait pas un mouvement général ni une marche publique à servir ; je n'avais plus à me régler sur rien, je ne faisais plus partie d'une escadre. Je dus me rabattre à la simple littérature, comme je l'entendais, et à faire mon œuvre individuelle de mon mieux. C'est mon pis aller dans tous les cas. Mais le cœur en souffre ; j'ai regretté, une fois de plus, de ne pouvoir aider à rien de grand et de ne pas sentir le souffle élevé régnant dans l'air et enflant de conserve toutes les voiles, les petites comme les grandes.

(1). Voyez plus loin (p. 45) une lettre adressée par Prevost-Paradol à Sainte-Beuve.

Pensée d'Amaury : — « Dans ma jeunesse, ma philosophie m'est venue surtout par la volupté, par l'usage des plaisirs. Je m'explique : tandis que la plupart des philosophes, au moment où ils méditaient sur l'homme, sur l'âme et sur la destinée, étaient comme on est dans les moments chastes et sobres, c'est-à-dire dans la plénitude de la vie et la surabondance de la source intérieure, c'est-à-dire encore dans le plus fort de l'illusion; — moi, sous le jour pâli du lendemain des plaisirs, dans cet ennui dont parle Lucrèce et qui révèle le fond, je voyais sans cesse le revers et la fin de tout, le néant que je sentais déjà, et dont l'avant-goût n'est pas sans de mélancoliques délices; en un mot, ayant tout usé des plaisirs, et chaque fois avec une tristesse de mort, j'étais (quand j'observais) dans une transparence, une limpidité légèrement glacée de l'intelligence, et dans le *minimum* de l'illusion. »

Dans *Volupté*, je me suis donné l'illusion mystique pour colorer et *ennuager* l'épicurisme.

Sénèque nous le dit : à la porte des jardins d'Épicure, on lisait cette inscription engageante : « Passant, tu feras bien de rester ici ; ici on met le souverain bonheur dans la volupté. » Et l'on entrait; on était reçu par le maître du lieu avec hospitalité, et il vous servait un mets de farine frugale; il vous versait de l'eau claire en abondance, et il vous disait : « N'êtes-vous pas content?... » De même j'ai fait dans ce roman de *Volupté*. Ceux qui y venaient dans une mauvaise espérance, et comptant y trouver la nourriture de leurs vices, n'y ont trouvé qu'une leçon. Et pourtant le livre bien considéré ne ment pas à son titre.

Pourquoi je ne fais plus de roman? — Écrire un roman pour moi, ce n'était qu'une manière indirecte d'aimer, et de le dire.

Mon jeune ami Auguste Desplaces publie une série de *portraits de poètes*, touchés avec soin; c'est distingué et décent. Un léger astringent n'y manque pas. J'aimerais à faire une suite de remarques sur ce livre, soit pour approuver, soit pour rectifier. (1846.)

Tout mon objet dans *Port-Royal* est d'étudier et d'exposer la *grandeur* et la *folie chrétienne*, sans la diminuer et sans la partager en rien. — On n'avait pas fait cela encore à ce degré de curiosité et d'impartialité.

Les *Consolations* n'ont rien été pour moi qu'une saison morale, six mois célestes et fugitifs de ma vie.

Dans ces articles rapides, dans ces portraits abrégés, insérés soit dans *le Constitutionnel*, soit dans *le Moniteur*, il arrive souvent que, par nécessité, et pour entrer dans les convenances de l'endroit, l'estampe est pliée par les coins; mais je tâche que le portrait du moins ressemble au vif et ressorte par le milieu.

Dans mes *portraits*, le plus souvent la louange est extérieure, et la critique intestine.

Les partis en veulent à mort à ceux qui, les ayant traversés, n'ont pas voulu s'engager irrévocablement à eux.

Je n'ai donné à personne le droit de dire : *Il est des nôtres*.

J'ai certes mes vices et mes faiblesses, mais c'est pour ce qu'il y a de bon en moi, pour mon goût de droiture et de vérité, et pour mon indépendance de jugement, que j'ai tant irrité de monde dans ma vie et que j'ai provoqué tant de colères.

J'ai l'âge auquel sont morts Horace, Montaigne et Bayle, mes maîtres; je puis mourir. (1865.)

Sainte-Beuve avait fait, le 4 novembre 1861, un article, demeuré célèbre, et qu'on retrouvera au tome premier des *Nouveaux Lundis*, page 142. Cet article se termine par vingt lignes sur un des hommes les plus distingués et les plus aimables, un maître de la critique française, M. Cuvillier-Fleury, qui firent alors grand tapage et qui motivèrent cette réponse de Prevost-Paradol à Sainte-Beuve. Belle lettre vraiment, très digne et très émue, et où l'hommage rendu à Sainte-Beuve n'est pas du tout de complaisance. Paradol avait beaucoup de goût pour le talent de Sainte-Beuve, et il entretint avec lui des relations fort cordiales, depuis 1861.

« 4 novembre 1861.

« MONSIEUR,

« Combien je souhaiterais, après vous avoir lu ce matin, pouvoir vous remercier de tout cœur et sans qu'aucun regret fût mêlé à mon plaisir. Mais la fin de votre article est si cruelle, et le coup porté tombe si près de moi, qu'il m'est impossible de ne pas le sentir. Non seulement M. Cuvillier-Fleury a encouragé jadis mes débuts au *Journal des Débats* sans le moindre sentiment de jalousie, mais il a contribué plus qu'aucun autre à m'y ramener après mon court passage à la *Presse*. C'est un procédé trop rare et trop délicat pour que je l'oublie, et ma gratitude invariable pour lui me fait trouver bien amer le fond de cette coupe de lait et de miel que vous m'avez généreusement versée.

« Vous m'avez traité en juge indulgent beaucoup plus qu'en adversaire, et s'il est, dans ce que vous avez dit, plus d'un éloge qui surpasse de beaucoup mes mérites, je reconnais que vous venez d'appliquer à un vivant cette rare puissance d'analyse et cet instinct pénétrant de la vérité qui vous ont permis de ressusciter heureusement tant de morts.

« Oui, monsieur (pourquoi ne l'avouerais-je pas à un psychologue curieux uniquement de bien connaître le cœur humain et digne qu'on lui vienne en aide?), il y a en moi, je le sens et je l'avoue, des opinions très sincères et très arrêtées contre ce qui est, un regret involontairement personnel de ce qui était ou de ce qui pourrait être. République ou monarchie, je voudrais voir au milieu de ce grand pays un gouvernement libre, ou, si vous l'aimez mieux, une mêlée ouverte aux gens de bien et dans laquelle on pût se jeter avec honneur. Je crois fermement que la France s'en trouverait mieux, et c'est ce qui

met ma conscience en repos ; mais je crois aussi, sauf les dures leçons de l'expérience, que je ne m'en trouverais pas plus mal, et, en se posant sur cette petite blessure, votre doigt a touché juste.

« De là, monsieur, et vous l'avez bien finement compris, mon indifférence nullement absolue, mais relative, aux œuvres littéraires et à mes essais si imparfaits de critique. Je m'y montre le plus souvent trop facile, non seulement à cause des usages et des relations du monde qui émoussent la critique et qui en font peu à peu une partie de la politesse, mais aussi parce qu'en écrivant sur de tels sujets, je pense le plus souvent à autre chose et que j'arrive involontairement à parler d'autre chose, comme ces amoureux qui retrouvent au bout de toutes leurs paroles l'image ou le nom de leur maîtresse.

« Mais s'il faut tout vous dire, monsieur (et je serais bien désolé que mon aveu vous parût un pur compliment en échange des vôtres), ce qui a surtout contribué à m'éloigner de toute ambition sérieuse sur le chemin de la critique littéraire, c'est l'impossibilité de vous y dépasser et même de vous y rejoindre. Vous étiez, pendant mon séjour à l'École normale, une de mes admirations les plus vives, et vos *Causeries du Lundi* me semblaient les leçons de littérature les plus attrayantes et les plus accomplies que notre génération pût recevoir. Ce sentiment ne s'est pas affaibli avec le temps, bien au contraire, et vos *Nouvelles Causeries du Lundi* me guériraient bien vite de toute ambition de ce genre si d'ailleurs d'autres pensées ne me possédaient tout entier.

« C'est trop vous parler de moi, monsieur, même pour reconnaître le talent supérieur, l'indulgence aimable de mon juge, et j'aime mieux vous dire, en terminant, que ce témoignage d'estime bienveillante donné par un confrère me fait regretter plus amèrement aujourd'hui qu'hier l'espace qui nous sépare. Ce ne sont plus les nuances d'autrefois qui divisent nos partis politiques ; malgré la paix qui règne dans nos rues, vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que nous vivons tristement dans un temps de guerres civiles. Vous êtes la force et surtout l'éclat du camp que j'assiège avec des forces bien inégales ; je mourrai, je l'espère, dans les ruines du mien. Mais les dures lois de la guerre qui nous tiennent éloignés l'un de l'autre n'empêchent pas qu'on ne quitte un instant ses armes pour se saluer de la main, et vous venez de le faire à mon égard, monsieur, avec une générosité et une bonne grâce qui m'ont profondément touché.

« PREVOST-PARADOL. »

(*Le Temps*, nº du 25 juillet 1880.)

TABLES GÉNÉRALES

DES CAUSERIES DU LUNDI

DES PORTRAITS DE FEMMES

ET DES PORTRAITS LITTÉRAIRES

TABLE DES ARTICLES

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

Pour les personnes qui voudraient établir dans cette série d'articles un certain ordre de lecture selon la suite des temps, on a fait cette table où l'ordre chronologique n'est pas strictement observé, mais où il est indiqué autant qu'il est possible entre des auteurs dont un grand nombre ont été contemporains les uns des autres, ou sont encore vivants.

Les premiers volumes ayant été imprimés plus d'une fois, on s'est réglé pour l'indication des pages sur la dernière édition; la seule indication du volume suffirait d'ailleurs pour faire retrouver aisément l'article.

Les volumes des *Causeries du lundi* sont indiqués par leurs chiffres de tomaison seuls; ceux des *Portraits littéraires*, par les lettres *PL*, placées devant le chiffre de tomaison; les *Portraits de femmes*, par les lettres *PF*.

XVIIe SIÈCLE.

XVIIIe SIÈCLE.

ÉTRANGERS.

RÈGNE DE LOUIS XVI.

RÉVOLUTION.

TABLE GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS

LES CAUSERIES DU LUNDI

LES PORTRAITS DE FEMMES

ET LES PORTRAITS LITTÉRAIRES

Les volumes des *Causeries du Lundi* sont indiqués par leurs chiffres de tomaison seuls ; ceux des *Portraits littéraires*, par les lettres *PL*, placées devant le chiffre de tomaison ; les *Portraits de femmes*, par les lettres *PF*.

Comme plusieurs volumes ont été imprimés plus d'une fois, on s'est réglé, pour l'indication des pages, sur la dernière édition.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.